

méchans souverains, et offrait ainsi une proie facile au premier qui voudrait l'envahir. En trois années, les Maures s'emparèrent de tout le royaume; et Tolède, quoique mieux préparée que la plupart des autres villes à faire une vigoureuse résistance, se soumit à sa destinée l'an 714. Alphonse VI, prince guerrier, avec l'assistance de Rodrigo Diaz, surnommé le Cid, reprit cette ville aux Maures l'an 1085; mais en moins de quinze ans, il perdit la fameuse bataille des Sept-Comtes, et avec elle la ville. Depuis ce temps, jusqu'à l'expulsion finale des Maures, Tolède fut l'objet pour lequel on versa le plus de sang; et même, après cette période, elle eut peu de temps pour reprendre haleine, avant d'être tourmentée par de nouveaux orages.

La perte de deux habiles souverains, d'Isabelle en 1504, et de Ferdinand en 1516, avec l'incapacité totale de leur fille Joanna, et l'éducation étrangère de leur petit-fils Charles, mais spécialement la disgrâce et la mort de Ximènes, mirent en convulsion l'empire espagnol dans toute son étendue. Ximènes, ce ministre distingué, comme Richelieu en France, et Henri VII en An-

gleterre, a réprimé le pouvoir des grands seigneurs féodaux, les a dépouillés de l'autorité qu'ils avaient usurpée, et au lieu de l'anarchie et de la confusion d'un empire divisé, il se préparait à introduire le système d'un gouvernement sage et équitable, qui put donner une fois de la stabilité au trône, et protéger le faible contre l'oppression du fort. D'après ses conseils, immédiatement après la conquête de Grenade, Ferdinand et Isabelle s'appliquèrent sérieusement à cet important objet, en détruisant les privilèges des villes; en retirant les châteaux, les terrains, les pensions et les immunités qui avaient été extorquées à la couronne; en encourageant les appels de devant les tribunaux des barons, et en attachant à leur propre personne, par un privilège du pape, les trois grandes maîtrises de Calatrava, Alcantara et Saint-Iago, avec toutes leurs villes, leurs châteaux et places fortes données ordinairement aux nobles. Après la mort de Ferdinand, Ximènes créé régent de Castille pendant la minorité de Charles, suivant toujours ce plan, fit sa cour aux villes libres, arma les citoyens, et par leur moyen tint la grande noblesse en

respect ; mais quand il fut renversé, l'inexpérience, la faiblesse et la rapacité prenant les rênes, ruinèrent tous ses plans et réduisirent bientôt le peuple au désespoir. Les citoyens de Tolède furent les premiers à prendre les armes, et les derniers à les poser. Ils choisirent pour leur général D. Juan de Padilla, jeune noble d'un courage indompté, mais sans expérience. Toutes les villes de Castille suivirent l'exemple de Tolède, et la rebellion, se déclarant avec violence, fut conduite avec une rage et une fureur particulière aux insurrections civiles. Les insurgés ne montraient ni n'attendaient aucune pitié ; mais dans le comble de leur pouvoir, ils détruisirent par la corde, le feu ou l'épée, les personnes et les propriétés de tous ceux qui s'opposaient à leurs mesures. Les ecclésiastiques se joignirent à eux sans hésiter, mais la noblesse observa une stricte neutralité. Les motifs qui animaient chacun de ces ordres de l'Etat paraîtront par les demandes de la *santa junta*, assemblée composée de députés de toutes les villes. Les principales étaient :

1. Le roi résidera en Castille ; on établira un régent natif du pays.

2. Personne, si non des natifs, ne pourra occuper des places dans l'église ou l'état.

3. Les représentans du peuple, dans les cortes, seront payés par leurs propres constituans, et ne recevront aucune place ni pension de la couronne; ils choisiront eux-mêmes leur président.

7. Les cortes s'assembleront une fois tous les 3 ans pour consulter sur les affaires publiques.

8. Les soldats vivront à discrétion seulement six jours, et dans une marche.

10. Les droits d'excise seront réduits à ce qu'ils étaient avant le mort d'Isabelle.

11. Tous les privilèges de la couronne, depuis cette période, seront révoqués, et toutes les nouvelles charges seront annullées.

14. Tous les privilèges des nobles, préjudiciables aux communes, seront révoqués.

15. Le gouvernement des villes ne pourra point être dans les mains des nobles, ni les gouverneurs être payés par eux.

17. Les terrains appartenant aux nobles, seront taxés comme ceux des communes.

18. Aucun argent ne pourra sortir du royaume, ni être cédé par la couronne avant qu'il ait été recueilli.

20. Les magistrats ne demeureront en place qu'une année, à moins que le peuple ne désire le contraire ; et ils seront payés par le trésor, et non par les amendes, ni les confiscations.

22. Les biens d'un accusé ne pourront être confisqués qu'après que la sentence de la condamnation aura été prononcée.

25. Personne ne pourra être forcé à acheter des indulgences du pape.

On voit clairement, par ces articles, que les communes étaient opprimées comme entre deux meules de moulin, soit par la couronne, soit par les nobles ; mais faute de chefs convenables, ils n'obtinent point la réforme de ces abus. Quelquefois ils eurent recours au trône et faisaient au souverain les offres les plus flatteuses ; d'autrefois, ils sollicitèrent les nobles de prendre part avec eux contre les usurpations de la couronne, et leur faisaient des menaces en cas de refus ; mais soit qu'ils essayassent la force de leurs promesses au roi, ou de leurs menaces aux nobles, ces promesses et ces menaces produisirent seulement la reprise des terrains de la couronne.

Les armées des communes, par tout défaites,

furent enfin dispersées ; Padilla fut décapité , et Tolède seule resta obstinée dans sa résistance , encouragée par l'exemple de la veuve de Padilla , qui non-seulement déclara la résolution où elle était de ne pas survivre à la perte de la liberté , mais les sollicita d'éviter les reproches de la postérité , en transmettant à leurs enfans cette liberté qu'ils avaient reçue , par héritage , de leurs ancêtres.

La conduite et le courage de cette héroïne aurait pu cependant rétablir leurs affaires , si la cour n'avait pas imaginé de détacher les ecclésiastiques de la cause commune. Les communes , abandonnées par ceux-ci , et trompées dans leur attente par les nobles , n'étant plus capables de faire résistance , et n'ayant pas d'alternative , rendirent la ville à la couronne par capitulation , l'an 1522. Ainsi finit une guerre qui avait été conduite avec vigueur pendant vingt-deux mois ; et ainsi les nobles , en Espagne comme dans tous les autres pays , plutôt que de donner la liberté au peuple , le soumirent à recevoir le joug. Toute la nation a souffert par ce changement à la constitution de leur gouvernement ; mais aucun ordre , dans l'état , n'a perdu autant que la noblesse.

D'un peu moins que souverains qu'ils étaient, ils sont devenus esclaves, réduits à l'état le plus bas d'humiliation; ils sont de simples zéros sans poids, sans considération, sans influence ni dignité; non comme de louables souverains détrônés, mais non subjugués, et l'objet de la pitié et de la compassion la plus généreuse, mais comme de méprisables usurpateurs quand ils sont dégradés et exposés à la dérision de la multitude environnante.

Ce ne fut qu'en 1529 que l'université fut rétablie, après l'expulsion des Maures. Ce séminaire peut être considéré comme un descendant de celui de Salamanque; et quoique plusieurs personnes d'un caractère distingué y aient été élevées, la fille n'a jamais égalé sa mère en splendeur. Il y a vingt-quatre professeurs, et on y reçoit annuellement environ quatre cents étudiants. L'ancienne philosophie d'Aristote y conserve encore un empire absolu.

Avant de quitter cette ville intéressante, je souhaitai de m'assurer d'un fait qui est rapporté par une autorité qui n'est pas à mépriser, mais je n'en trouvai pas l'occasion. Il est certain que l'eau du Tage, à Araujuez, passant entre des montagnes de gypse et de sel gemme,

est très-nuisible ; mais à Tolède, elle est très-bonne et mousse bien avec le savon. M. Bowles assure qu'au-dessous de Tolède, cette eau ne donne plus aucun signe, par les procédés chimiques, de la présence de sel ou de gypse. Il rapporte un autre fait semblable à celui-là, en confirmation d'une théorie qu'il cherche à établir. Il dit qu'après la pluie, la rivière qui passe par Cardona (cette haute montagne de roc salé dont il a déjà été fait mention) est si imprégnée de sel, que le poisson meurt ; mais qu'à trois lieues au-dessous de cette montagne, il n'a jamais pu y découvrir, soit par l'évaporation, soit par aucun autre moyen, la moindre particule de sel. Ces faits, et d'autres semblables, s'ils sont certains, paraîtraient établir une loi de la nature, que nous avons entièrement ignorée jusqu'à présent.

Je quittai Tolède le 9 juin. La route de cette ville à Aranjez est intéressante ; on traverse un pays évidemment couvert de granit décomposé. Dans une partie du chemin on trouve de l'argile pure, mais à mesure que l'on avance, on voit le quartz se mélanger avec l'argile, tandis que le mica, comme le corps le plus léger, a été emporté. La famille des végétaux

est à peu près la même que celle dont nous avons déjà fait mention à Anover, seulement on y trouve de plus une très-bonne espèce de réglisse qui y croît naturellement; près du bord de la rivière est un bois étendu de tamarin. Cette partie du pays est particulièrement le domaine du roi; on la laissé sans culture et on l'abandonne aux mules<sup>1</sup>, quoique le terrain soit riche, et qu'avec une culture convenable il produirait les plus riches récoltes. Dans une partie d'un fond marécageux, dans un endroit éloigné de toute habitation, il y a une abondance de salpêtre, que l'on peut découvrir au goût, et qui est visible à l'œil; il est exempt de tout mélange sensible, soit de gypse, soit de matière calcaire.

Quand on approche du *Sitio*, c'est-à-dire, de la résidence royale, on rencontre une route

<sup>1</sup> C'est là qu'est un des haras de mules du roi. On y voit des ânes étalons, remarquables par la grosseur de leur tête et de leurs genoux, et presque aussi hauts que des chevaux. Mais on ne peut s'empêcher, en traversant ce pays ainsi que beaucoup d'autres, dans les environs de la capitale, de gémir sur la grande quantité d'excellent terrain enlevé à l'agriculture, pour quelques instans d'amusement de la cour.

ombragée, délicieuse ; et, après avoir traversé une plaine brûlante, on se sent rafraîchir par la vapeur due à cette abondance d'eau, qui maintient une double ligne d'ormeaux dans une vigueur constante.

Aranjuez, dans cette saison de l'année, est une résidence des plus enchanteresses. Le palais n'est point superbe, mais il offre une apparence d'aisance ; et le jardin, arrosé par le Tage, est dessiné agréablement sans la moindre apparence d'affectation, d'une manière naturelle et assortie au climat, qui exige des allées couvertes. Il est étendu, et par cette circonstance et au moyen de la grosseur des ormeaux, qui sont, sans exception, les plus grands que j'aie jamais vus, il a un air de magnificence, mais de cette magnificence qui procure seulement du plaisir. La déesse de Chypre, avec sa petite suite, doit certainement avoir choisi ce jardin<sup>1</sup> comme un de ses fa-

<sup>1</sup> Ce jardin porte le nom de *Jardin de l'Île*, parce que le Tage, divisé à son entrée en deux branches, en fait une île. Les ormeaux les plus remarquables sont ceux qui sont près de l'allée des fontaines, et qui portent le nom des *quatre évangélistes*, quoiqu'ils ne soient plus qu'au nombre de trois, le quatrième ayant péri. Ils ont, dit-on, été plantés par différentes mains couronnées.

voris ; mais les beautés qui lui sont naturelles sont bornées uniquement au règne végétal ; car on trouverait peu de nymphes dignes d'être suivantes de Vénus dans cette partie de l'Espagne.

Le corps diplomatique paraît se divertir plus dans cette retraite que dans les autres *sitios* ; ses membres sont plus réunis ; ils donnent de bons dînés ; ils ont fréquemment des bals ; et d'un jour à l'autre, ils ont continuellement une suite d'amusemens agréables.

On ne trouve dans cet endroit retiré que des hommes qui ont des manières très-polies, qui sont bien instruits de tout ce qui se passe dans le monde, et que des femmes les plus accomplies, enjouées, gaies et animées. Les raffinemens d'une société choisie comme celle-là, furent un attrait si puissant, que je laissai ma plume, je fermai mes livres, et du matin jusqu'au soir, j'eus d'agréables engagements. J'étais venu à Aranjuez avec Izquierdo ; je comptais examiner avec lui les montagnes des environs ; mais du moment où nous eûmes quitté la voiture, nous nous séparâmes ; il vécut avec les ministres et moi avec le corps diplomatique. Quelques jours après

mon excursion à Anover, nous nous rencontrâmes ; alors, comme un autre Mentor, il réveilla mon intention sur le principal objet de mon voyage, en me disant : « Mon ami, « il faut quitter cette place et retourner dans « les sentiers plus difficiles de la science : ce « genre de vie ne vous convient pas ». Croyant cependant qu'il m'était nécessaire de prendre un peu de repos, et trouvant que la société à Aranjuez, quoiqu'enjouée, n'était pas pour moi sans avantage, je me déterminai à y prolonger mon séjour.

Je rencontrai souvent ici un de mes compagnons de voyage, le grand colonel français, qui paraissait extrêmement abattu ; il supportait avec force sa tristesse ; cependant comme elle augmentait chaque jour, elle paraissait toucher au désespoir. Une partie de l'histoire des nombreux événemens qui lui étaient arrivés, lui est échappée pendant notre voyage, le reste je l'ai recueilli de ses amis. Dès que l'on voit un Français servir dans les armées Espagnoles, cela est suffisant pour soupçonner quelque malheur. Il avait eu, ce qui n'est pas rare parmi les officiers en France, une affaire d'honneur, dans laquelle il avait tué son colo-

nel. Il prit la fuite sans perdre de temps ; et comme il était d'une bonne famille, il fut fortement recommandé à la cour d'Espagne, où il fut respecté comme un brave officier. En quelque endroit qu'il servit, sa conduite fut admirable, et s'il eût été prudent ou fortuné, il se serait fort élevé dans son état. Sa personne et ses manières étaient gracieuses, son entendement vigoureux ; il était instruit, mais par manque de prudence, son ambition fut sacrifiée à son goût pour le plaisir. Comme homme partisan de la galanterie, et avec des avantages physiques tels que les siens, son empire dut être très-étendu : sa vanité fut flattée ; mais s'il éprouva quelque attachement, ce fût pour une personne dont il n'avait autre chose à attendre que ce que peut donner l'affection la plus chaude. Il dépensa avec elle tout ce qu'il avait ; et ayant épuisé son crédit à Barcelone, où son régiment était en quartier, il se procura un échange avec un officier qui partait pour le Mexique. Aussitôt qu'il eut fait cet arrangement d'une manière irrévocable, son ami et son patron, le général O'Neile, fut nommé gouverneur de Saragosse, où il aurait bientôt été placé. Il sentit vivement cette cir-

constance ; et cela joint à une séparation pénible , au poids de ses dettes , à son manque de crédit , à l'approche de son départ , au long voyage qu'il avait à faire , sans aucun argent dans sa bourse , et sans autre ressource que son esprit ; tout cela , dis-je , était suffisant pour abattre le caractère le plus fort et le plus indépendant. Si le duc de la Vauguyon eût connu sa détresse relativement à l'argent , il lui aurait offert son assistance ; mais cet homme était né pour le malheur. Pour compléter le tout , il n'eût pas été dix jours en mer que les nouvelles arrivèrent , que le vice-roi du Mexique , pour lequel il avait les plus fortes recommandations , venait de mourir. Un homme peut choisir sa position , mais une fois choisie , c'est la position qui le plus souvent fait l'homme.

*Te facimus, fortuna, deam, cœloque locamus.*

Bientôt après mon retour à Aranjuez , j'eus l'honneur de dîner avec le premier ministre , le comte de Florida-Blanca. La compagnie consistait dans les ministres étrangers , qui sont invités tous les samedis , et les sous-secrétaires du ministre. Cet assemblage peut paraître singulier , mais il ne l'est point ; car ces

Messieurs ayant été bien élevés, et ayant parcouru les divers départemens civils de l'Etat, d'où ils ont été envoyés comme secrétaires d'ambassade dans les pays étrangers, dont ils ont appris la langue et où ils ont acquis des connaissances, peuvent avoir beaucoup plus de prétentions que ceux qui occupent de semblables places dans les autres cours de l'Europe. Quand ils retournent en Espagne, ils sont considérés comme servant le public, ils sont reçus dans différens bureaux, et ont chacun leur département particulier, un la France et l'Angleterre, un autre les cours d'Italie, etc., où ils assistent pour faire expédier la besogne. C'est à eux qu'un ministre étranger peut expliquer à loisir, avec clarté et librement, et dans sa propre langue, tout ce qu'il souhaite qui soit distinctement communiqué au premier ministre. De cette place ils sont ordinairement élevés à quelque emploi honorable et lucratif, comme récompense de leurs longs services.

Je fus frappé de l'élégance du dîné, qui nous offrit une grande variété de mets excellens; et si j'avais eu à former un jugement sur le comte, uniquement d'après l'arrange-

ment de sa table , j'aurais prononcé qu'il était un homme de sens. C'est une observation ancienne et peut-être bien fondée, qu'un homme n'est pas propre à gouverner un empire, s'il ne sait pas ordonner un dîné qu'il donne à ses amis.

Les manières du comte sont aisées et polies, ce qui est un caractère marqué de l'école dans laquelle il a été élevé, qui se distingue, non par la familiarité, mais par les attentions les plus soignées.

Au commencement du dîné, je fus très-surpris de m'entendre adresser la parole en anglais, par le domestique favori du comte, qui me dit en me présentant un plat : « Vous « trouverez ceci excellent ». Par égard pour sa civilité je m'en servis, mais je n'eus pas plutôt commencé à en manger, qu'il m'en apporta un second, ensuite un troisième et quatrième. Il paraît que Canosa, car c'est ainsi qu'il se nomme, avait été un messenger espagnol; et qu'ayant reçu des civilités en Angleterre, il se trouvait heureux de s'en rappeler. Aussi long-temps que je demurai en Espagne, il ne perdit jamais aucune occasion de me donner ses soins, et de me rendre

tous les services qui étaient en son pouvoir. Sa bienveillance fait qu'il est courtisé par tout le corps diplomatique, car il peut non-seulement procurer à quelques-uns une audience préférablement à d'autres, mais il peut aussi donner les avis les plus convenables sur le temps et le moment d'en demander une. Il est naturel que les ministres étrangers entendent cette matière; mais les personnes fières, hautaines et emportées, attendent pour être admises, ou, fatiguées d'attendre, s'en retournent sans avoir pu obtenir une audience. J'ai vu un membre de la vieille noblesse assis ainsi sans être remarqué dans l'antichambre, et je suis instruit d'une manière certaine, que tandis qu'ils sont ainsi à attendre, des hommes de peu de considération sont à chaque instant admis vers le comte, et quand ils s'en vont, ils sont remplacés par d'autres qui n'ont pas de plus grands droits que les premiers à cette faveur distinguée: mais sous un gouvernement despotique les grands seigneurs doivent se soumettre à être traités avec mépris. Pour être respectés, il faudrait qu'ils fussent libres, et s'ils étaient libres, ils prétendraient que le peuple l'est trop; car la liberté, si elle n'est

pas également répandue dans tous les ordres de l'Etat, se perd bientôt au bout de peu de temps. Cette vérité, fondée sur l'observation et confirmée par l'expérience de toutes les nations, est la vérité la moins agréable aux grands, et une vérité dont la force est rarement connue jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour en faire usage.

Aussitôt après que le dîné du comte fut achevé, on fit apporter le café, après quoi la compagnie se dispersa. Les Espagnols furent prendre leur *siesta* et moi j'errai jusqu'à ce que M. Liston me fit l'honneur de m'introduire chez la duchesse de Berwick, où une agréable société s'assemble constamment pour boire du thé et souper, quand il n'y a pas bal; car tout le temps que la cour est à Aranjuez, la duchesse de la Vauguyon en donne deux par semaine, et la duchesse de Berwick un.

J'eus le bonheur, à un bal où je fus invité par la première de ces dames, de voir madame Mello danser un *volero*; ses mouvemens étaient si gracieux, que tandis qu'elle dansait, elle paraissait être la plus belle femme de la compagnie; mais aussitôt qu'elle s'était retirée sur son siège, l'illusion s'évanouissait.

Cette danse a quelque ressemblance avec le *fandango*, au moins pour la vivacité et l'élégance ; mais elle est plus décente que cette dernière qui est leur favorite, quoique ce soit une pantomime des plus lascives. Le *fandango* est banni de la bonne société et avec raison. De la manière que le danse le peuple, il est vraiment dégoûtant ; mais quand il est dansé avec raffinement par des personnes d'un rang plus élevé, et qu'il est couvert d'un voile élégant quoiqu'encore transparent, il cesse de déplaire, et il excite, au moyen de ces circonstances, dans l'ame des jeunes gens, ces passions que la sagesse a assez de peine à réprimer. Cette danse leur vient très-certainement par tradition des Maures. L'effet de cette musique est si puissant sur les jeunes comme sur les vieux, qu'ils sont tous prêts à se mettre en mouvement à l'instant où les instrumens se font entendre ; et d'après ce que j'ai vu, je serais presque tenté d'adopter l'idée extravagante d'un de mes amis qui, dans le feu de son imagination, supposait que si on faisait entendre subitement cet air dans une église ou dans une cour de justice, les prêtres et le peuple, les juges et les criminels, les personnes

graves et les personnes gaies , oublieraient toute distinction et commenceraient à danser<sup>1</sup>.

Une nuit, après un bal, comme je revenais à mon hôtel, au détour d'une rue, je vis à une petite distance quelqu'un qui entrait par une fenêtre, qui n'appartenait pas à un plain-pied, tandis que son ami ou son domestique confident, faisait la garde au-dessous. Sans penser à ce que je faisais, je m'approchai de lui; mais après plus mûre réflexion, je m'en éloignai aussi vite que possible, heureux d'échapper au poignard, que mon imagination me représentait préparé pour se débarrasser de tout importun.

Les occupations de la cour sont à peu près chaque jour les mêmes. Tandis qu'elle est à Aranjuez, le roi s'amuse ordinairement à pêcher jusqu'au milieu du jour; il revient alors dîner en public, comme toutes les autres branches de la famille royale. Après dîné il a une courte conversation avec les ministres étrangers; ceux-ci se retirent ensuite au jardin, et lui, vers les trois ou quatre heures de l'après-

<sup>1</sup> On trouvera une très-bonne description de cette danse dans une lettre du doyen Marti, citée en note dans un *Essai sur l'Espagne*, par Pierre, de Lyon. 1777 et 1778.

midi, va, accompagné du prince, à vingt ou trente milles chasser, et il se procure cet amusement aussi long-temps qu'il y peut voir.

Les deux infants, D. Gabriel et D. Antonio, soit pour le soin de leur santé, soit pour se préserver contre les maladies, sont obligés d'aller chasser dans quelque autre district, et cela chaque jour. S'ils reviennent assez tôt, ils montent à cheval et accompagnent les princesses à leur promenade du soir.

Les personnes qui vont à la cour et qui suivent l'ancienne mode, dînent à une heure et demie, immédiatement à leur retour du palais; mais les plus modernes seulement à deux heures, et les ministres étrangers entre deux et trois.

Le soir, après la *sieste*, les princesses, suivies de leurs gardes, les grands et quelques-uns des ministres étrangers montent dans leurs carrosses, se promènent lentement en se saluant mutuellement aussi souvent qu'ils passent.

A côté de la longue allée de la reine, est une agréable promenade <sup>1</sup> bien remplie de monde, et dans laquelle les princesses se pro-

<sup>1</sup> Cette promenade est séparée, par une grille, du joli jardin appelé auparavant *Jardin de la Primavera*, et qui

mènent quelquefois. Si elles sont à pied, toute la foule les suit : quand elles passent dans leurs voitures, chacun s'arrête alors pour faire son salut, et les hommes laissent tomber leur manteau qui pendait négligemment, ou qui était relevé ou placé sous le bras, ou dont le bout était jeté négligemment sur l'épaule gauche, de manière qu'il pend alors comme les manteaux des entrepreneurs de funérailles à Londres quand ils sont à un ensevelissement. Il est agréable de voir un jeune élégant Espagnol dans sa *capa*, qu'il jète sous mille formes gracieuses, remarquables chacune par leur aisance et l'élégance particulière qu'aucun étranger ne peut imiter : mais quand il rencontre une personne d'un rang supérieur, ou quand il va dans une église, l'aisance et l'élégance sont bannies par le *decorum*, et cette *capa* si remarquable dégénère en un simple manteau tout roide.

maintenant a pris le nom *del Principe*. C'est là que le prince des Astruries avait fait élever un petit fort et construire des petites frégates, et toute une marine en miniature. On trouvera une bonne description de ce jardin, ainsi que d'Aranjuez, dans le 4<sup>e</sup> volume de la 4<sup>e</sup> édition du *Tableau de l'Espagne moderne*.

Les dames espagnoles montrent le même goût dans le port de la *mantilla*, espèce de voile de mousseline qui couvre la tête et les épaules, et qui remplace la coiffe, le manteau et le voile. Aucune étrangère ne peut atteindre leur facilité et leur élégance à placer ce simple vêtement. Chez la femme espagnole, la *mantilla* semble n'avoir aucun poids. Plus légère que l'air, elle paraît tenir lieu d'ailes.

Un soir que cette promenade publique était garnie de dames, dont plusieurs étaient richement vêtues, au son d'une petite cloche assez éloignée pour qu'on eût peine à l'entendre, en un instant toutes se mirent à genoux. Ayant demandé à une dame qu'elle en était la raison, elle me dit que *sa majesté* passait. Si je l'eusse demandé à un Français, il m'aurait répondu : « C'est le bon Dieu qui passe ». Les regards de cette dame me dirigèrent vers la place où étaient deux dames de distinction bien connues, très-estimées de tous les étrangers qui ont visité Madrid, et qui avaient cédé leur voiture à l'hostie que les prêtres portaient à quelque chrétien malade. Si c'eût été une saison pluvieuse, elles en auraient fait

tout autant , et lors même que la promenade publique eût été sale et humide , personne n'eût été dispensé de s'agenouiller.

La chaleur, vers le milieu de juin, devient extrêmement incommode ; et malgré les nombreux attraits du délicieux séjour d'Aranjuez, elle me fit soupirer après quelque retraite plus fraîche. Mais avant de quitter ce lieu, auquel je ne devais jamais revenir, je me déterminai à en examiner les environs.

Le pays est divisé en vallées par de longues chaînes de montagnes gypseuses, courant à peu près est et ouest, ou nord-est et sud-ouest. Une de ces vallées est occupée par la *Calle de la Reyna*, dont j'ai déjà parlé, belle plantation de grands ormeaux et de plus de deux milles de longueur. Au bout de cette allée je tournai à droite, et je gravis les montagnes où le daim royal pâit tranquillement sans être gêné ni effrayé, excepté à l'approche du roi.

En revenant de ma promenade, je passai au travers de la ville pour voir l'amphithéâtre pour les fêtes de taureaux, et le nouveau couvent que le confesseur du roi a engagé celui-ci à bâtir pour les moines de son ordre.

Je fus un autre matin me promener pour

voir un *cortijo*, ou ferme, de quelques centaines d'acres, appartenant au roi. Sa majesté en a deux semblables près d'Aranjuez; mais celle-ci, dit-on, surpasse de beaucoup l'autre. Les vignes y sont toutes du plant le mieux choisi. On peut se former une idée du produit qu'on en attend, par les dimensions des caves, qui ont plus de quinze mille pieds de longueur, outre d'autres rangs considérables de vases destinés à recevoir le jus des grappes découlant de deux forts pressoirs en de copieux courans. Les oliviers poussent ici en grande abondance; leurs fruits sont pressés par des rouleaux coniques de fer, élevés au-dessus du fond ou plancher sur lequel ils tournent, au moyen de deux petits rebords, pour empêcher les noyaux de se briser. Les olives sont recueillies avec soin et pressées tout de suite après. Au moyen de ces attentions, l'huile n'est point inférieure à la meilleure d'Italie ou de France.

Il y a en Espagne peu de pressoirs, à proportion de la quantité d'olives; et c'est pour cette raison, aussi bien que pour obtenir un plus grand produit, qu'on laisse le fruit en tas jusqu'à ce qu'il fermente et se pourrisse, ce

qui est cause que l'huile contracte une mauvaise odeur et un goût de rancidité; outre cela, il n'est certainement pas avantageux à l'huile de presser l'amande. L'huile espagnole qui, pour ces raisons, est inférieure en qualité, se consomme principalement dans le pays, soit pour la table, soit pour faire le savon. Quand cela ne tend pas au moral, il est heureux pour la nature humaine que le goût soit sous l'influence de la coutume, de manière que l'habitude nous fasse éprouver et choisir ce qu'autrement on refuserait et rejetterait avec horreur. C'est ainsi que les Espagnols non-seulement supportent, mais même recherchent cette saveur particulière de leur huile, et la préfèrent à la plus pure que l'on puisse avoir de Lucques, qu'ils rejettent à cause de sa parfaite insipidité.

Tous les bâtimens de ce vignoble sont d'un style parfait, et sont exécutés non-seulement de la manière la plus solide, mais avec beaucoup de goût. Rien ne peut surpasser en beauté les lignes étendues de treilles entièrement couvertes de vignes, de manière qu'à midi, par le soleil le plus violent, on y trouve une ombre rafraîchissante.

Je crains que sous le rapport de l'économie on ne puisse avancer que peu de raisonnemens en faveur de pareils établissemens; car sans parler des sommes immenses dépensées et ensevelies dans la terre, on peut bien croire que comme c'est un vignoble royal, le vin ne payera jamais les laboureurs qu'on y emploie.

Le *cortijo* est entouré par un mur en parapet avec des palissades, et environné par un parc qui renferme des bêtes fauves. La vallée elle-même, arrosée par un canal du Tage qui n'a pas plus d'un mille de largeur, est entourée au midi par des collines de gypse, et au nord par des montagnes apparemment de la même nature. Il y a outre cela, au nord, une autre vallée où coule le *Tajuna*.

Le gypse de cette contrée contient du sel marin et du sel d'Epsom : tous deux se trouvent cristallisés et abondent de nitre, qui se montre par-tout au milieu du jour, en efflorescence blanche à la surface, et en plaques noires avant le lever du soleil. Le gypse est en lits horizontaux. Le tamarin paraît être ami du gypse, car il abonde par-tout dans ces environs, et particulièrement sur les bords du Tage.

Dans le voisinage d'Aranjuez, on voit des buffles réunis deux à deux sous le joug, occupés soit à labourer, soit à traîner de lourdes charges sur les grands chemins.

Les Espagnols, quand le soleil s'élève, se retirent tous dans leurs maisons, et en excluent, autant que possible, la lumière; mais l'expérience seule peut apprendre à un étranger la sagesse de cet usage. Quand il erre tous les matins sur les montagnes, la nature chez lui doit s'affaiblir, et ses forces doivent lui manquer; mais retournant avec un appétit aiguisé, il s'assied à une table abondamment fournie de tout ce qu'il y a de plus excellent dans son genre; il mange de bon cœur, il boit hardiment, il trouve ses forces revenues, il dort profondément, et trouvant ses esprits excités plus que d'ordinaire le matin quand il s'éveille, il se félicite de jouir d'une santé telle qu'il ne l'a jamais éprouvée; mais quand, au milieu de son bien être, il pense sûrement qu'il est plus sage que les habitans du pays, il est bientôt convaincu de son imprudence, et sent, quand il est trop tard, qu'il a allumé le feu qui est prêt à le consumer.

Le jour avant mon départ d'Aranjuez,

j'eus la satisfaction de voir un plaisir particulier à ce pays ; il est appelé *los Parejas*. Le prince des Asturies, avec ses deux frères, les infants D. Gabriel et D. Antonio, suivis par quarante-cinq des premiers nobles, tous dans l'ancien habillement espagnol, et montés sur de beaux chevaux andalous, formèrent une grande variété d'évolutions, au son des trompettes et des cors ; ils formaient quatre escadrons, distingués les uns des autres par les couleurs de leurs habillemens, qui étaient rouges, bleus, jaunes et verts. Ils exécutèrent avec une grande exactitude cette espèce de danse, qui offrait un coup d'œil élégant.

Quand je quittai Aranjuez, il était reconnu qu'il s'y trouvait rassemblées au moins dix mille âmes ; mais aussitôt après le départ de la cour, cette ville devint un désert<sup>1</sup>.

Dimanche au soir, 18 juin, je retournai à

<sup>1</sup> Un fait assez curieux, et qui passe pour certain à Aranjuez, c'est que les mouches, qui sont en très-grand nombre dans ce séjour, trouvant ce pays dépeuplé une fois que la cour est partie, se retirent à Ocania, petite ville qui est à quelques lieues d'Aranjuez, et où on les voit arriver en foule à cette époque.

Madrid, et le matin suivant j'assistai à une fête de taureaux.

L'amphithéâtre a trois cent trente pieds de diamètre, et l'arène deux cent vingt-cinq. On dit qu'il contient quinze mille spectateurs, mais je doute de la vérité de cette assertion. La fête est présidée par un magistrat, suivi de ses deux alguazils, pour régler le tout et maintenir le bon ordre dans l'assemblée. Au moment marqué, immédiatement après le signal donné par le magistrat, deux portes à doubles battans s'ouvrirent, et un taureau se précipita avec furie dans l'arène; mais voyant cette multitude assemblée, il fit une pause et regarda tout autour de lui, comme s'il cherchait quelque objet sur lequel il pût assouvir sa rage. Vis-à-vis de lui il vit un *picador* monté sur son cheval, armé de sa lance et venant à sa rencontre. Quand ils furent près l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent, puis avancèrent de nouveau de quelques pas, chacun fixant son antagoniste avec attention; chacun à son tour s'avancant lentement comme s'il doutait du parti qu'il devait prendre, jusqu'à ce qu'à la fin le taureau baissant sa tête et recueillant toutes ses forces, ferma ses yeux et

se précipita avec impétuosité sur son adversaire. Le picador, calme et de sang froid, se fixant fermement sur sa selle, et tenant sa lance sous son bras droit, en dirigea la pointe sur l'épaule de l'animal furieux, et le détourna ainsi : mais quelquefois il ne peut pas accomplir son dessein.

Un taureau se précipita sur la lance, et s'élevant presque droit sur ses hanches, il la réduisit en pièces ; et se servant de sa tête comme d'un bélier, il frappa le picador à la poitrine, le jeta par terre et renversa le cheval. A l'instant les *chulos*, jeunes gens actifs, détournèrent l'attention du taureau avec leurs petits manteaux ou bannières, et donnèrent au cavalier le temps de s'échapper. Quand il fut retiré, un second picador, armé comme le premier, vint offrir bataille au taureau. Enflé de sa victoire, l'animal furieux s'élança ; mais étant détourné avec dextérité par la lance, il retourna à la charge avant que le cheval pût lui faire face, et fixant ses cornes entre les cuisses de celui-ci, il le lança en l'air et renversa le cavalier. Les *chulos* parurent de nouveau, et le picador put s'échapper et fut relevé par le premier, qui entra de

nouveau dans l'arène, monté sur un cheval frais. La première attaque fut fatale à cet animal, car le taureau évitant la lance par un détour subit, lui perça la poitrine et l'atteignit jusqu'au cœur.

Quelquefois le taureau entr'ouvre le ventre du cheval, le cavalier est renversé, et la pauvre créature blessée court dans l'arène avec ses boyaux traînants sur le terrain. J'ai vu dans une seule matinée treize chevaux tués; mais il y en a quelquefois beaucoup plus. Ces animaux ont tant de courage, que le cavalier peut les opposer au taureau, lors même qu'ils ont reçu leur blessure mortelle.

Quand le taureau, qui trouve constamment son antagoniste remonté, refuse le combat, alors il est abandonné aux *banderilleros* ou *chulos*. Ce sont huit jeunes gens, chacun avec un paquet de *banderillas* ou petites flèches dans leurs mains, qu'ils fixent dans le cou du taureau, non point en l'attaquant par derrière, mais en se présentant à lui en face. Pour cela ils l'engagent à les attaquer, et quand il se prépare à les prendre sur ses cornes, à l'instant où il fait une petite pause et

<sup>1</sup> Garnies de rubans de couleur.

où il ferme les yeux, ils fixent leurs *banderillas* et s'échappent. S'ils ne peuvent l'engager à les attaquer, ils lui présentent la *moleta* ou petite bannière écarlate, qu'ils portent toujours dans leur main gauche, et le provoquant à se jeter sur elle, ils s'esquivent et l'évitent. Quand il se tourne rapidement sur eux, ils mettent toute leur confiance dans la fuite; et, pour l'amuser, ils laissent tomber leur *moleta*. Souvent cela est suffisant: il s'arrête pour la sentir, ensuite il la foule sous ses pieds; mais quelquefois les yeux fixés sur l'homme qui la laisse tomber, il le suit avec une telle rapidité, que le *banderillero* peut à peine sauter sur la barrière avant d'être soulevé par le taureau. J'ai vu des taureaux franchir la barrière presque au même instant que le *chulo*, quoiqu'elle ait près de six pieds de haut. Derrière cette barrière il y en a une autre à la distance d'environ cinq pieds, qui est considérablement plus haute, pour protéger les spectateurs qui sont assis immédiatement derrière. Cependant j'ai été informé, d'une manière authentique, que des taureaux avaient quelquefois sauté avec une force assez considérable pour traverser les

deux barrières et tomber parmi les banquettes.

Quand le taureau a combattu pendant environ vingt minutes, son heure dernière est venue, il doit mourir. C'est ici certainement le moment le plus intéressant, et qui offre le meilleur sujet de peinture. Le *matador* paraît, et une attente silencieuse se fait remarquer dans toutes les contenance. Avec la main gauche il tient la moleta, et l'épée dans la main droite. Pendant le combat il s'est occupé à étudier le caractère du taureau et à veiller tous ses mouvemens. Si l'animal est *claro*, c'est-à-dire, impétueux et sans déguisement, le matador s'approche avec confiance, certain d'une prompte victoire; mais s'il est craintif, circonspect et rusé; s'il est calme et froid, lent à prendre ses résolutions, mais prompt dans leur exécution, on l'appèle alors *oscuro*, et un vétérans même tremblerait devant lui. Le matador s'avance, le fixe avec attention, et s'efforce de le provoquer, mais en vain; ou, après l'avoir provoqué, il lui fait sa blessure; mais elle est évitée par l'animal attentif, qui à l'instant devient assaillant, et le champion

prend la fuite; il fuit, mais il jète des regards derrière lui sur le taureau, pour connaître comment il doit régler sa fuite. Un de ces matadors, appelé *Pepillo*<sup>1</sup>, fut si actif et posséda une telle présence d'esprit, qu'étant poursuivi et près de la barrière à l'instant où l'animal furieux eut fermé les yeux pour le frapper, il mit ses pieds entre les cornes, et au moyen de cette nouvelle force empruntée, il franchit la barrière et retomba sur ses pieds.

Pendant mon séjour en Espagne, deux matadors furent tués à Cadix. Ils étaient frères. Le premier rencontra la mort par quelque accident, le second se précipita avec une fureur brutale, brûlant de prendre sa revanche; impatient et impétueux, il devint bientôt la victime de sa témérité.

Si le matador est un adepte dans sa profession, et agit avec calme, il parvient à irriter le taureau, et l'animal furieux se précipite aveuglément sur le fer bien dirigé.

<sup>1</sup> C'est ce même *Pepillo*, ou *Pepatrillo*, comme l'appèle Bourgoing, qui était devenu le premier matador d'Espagne, et qui a été tué il y a quelques années par un taureau, au moment où lui-même allait lui ôter la vie. Cet événement a fourni le sujet d'une gravure.

La partie qu'il vise d'abord est le *cerebellum*, ou cette partie de la moelle épinière qui lui est contiguë, et l'épée pénètre entre les vertèbres, ou là où la dernière est unie à la tête. Cette blessure fait chanceler l'animal, et il tombe étendu sur le terrain sans vie, sans avoir perdu une goutte de sang. Si ce coup n'est pas praticable, l'épée est dirigée au cœur, et la mort, quoique prompte, n'est cependant pas si soudaine<sup>1</sup>. Il arrive quelquefois, même lorsque Costillaris manie l'épée, qu'elle ne rencontre pas la partie vitale. Je l'ai vu enfoncer cette arme jusqu'à la poignée; mais comme la pointe ne pénétra point le thorax, elle ne fit que glisser le long des côtes, et après quelques minutes, l'animal furieux la secoua hors de son corps. Un jour Costillaris manqua son coup, et le taureau le reçut sur ses cornes; il fut frappé deux fois avant de pouvoir être délivré, mais il ne fut pas fortement blessé; cependant son honneur

<sup>1</sup> L'usage le plus général est de diriger l'épée vers le garrot, entre les deux épaules, et de la plonger jusqu'au cœur de l'animal. Ce n'est que dans les cas très-rares où le matador n'a pas pu réussir de cette manière, qu'il tue le taureau en lui perçant la moelle épinière près de la tête.

avait reçu un échec , jusqu'à ce que mesurant les cornes , après que l'animal eut été tué , il montra aux spectateurs que la corne par laquelle il avait été saisi , avait deux pouces de plus long que l'autre. A cette découverte il reçut de nombreux et bruyans applaudissemens.

Il est étonnant qu'un pareil accident n'arrive pas plus souvent , si l'on considère la longueur des cornes qui , dans quelques taureaux , va jusqu'à près de cinq pieds d'une pointe à l'autre. Je n'ai jamais vu de pareilles cornes en Angleterre.

Quand le taureau a quelquefois nettoyé l'arène , il gratte le terrain avec furie ; et quand il a tué un cheval , s'il n'est pas inquiété par les chulos , il foule indignement aux pieds son ennemi. A l'instant où la pauvre créature tombe sous le coup du matador , les trompettes sonnent , et trois mules entrent pour l'entraîner hors de l'arène.

Les fêtes de taureaux ont lieu chaque semaine <sup>1</sup> et souvent deux fois la semaine pendant l'été ; et chaque jour six victimes souffrent.

<sup>1</sup> Le prince de la Paix a depuis peu aboli les fêtes de taureaux dans toute l'Espagne.

frent le matin, et douze le soir. On se servait d'abord de chevaux de hautes races et on en perdait peu ; mais depuis qu'on a adopté un système différent, chaque fête de taureaux en fait périr plusieurs. Il est même arrivé une fois que soixante chevaux furent tués en un jour. On ne donne pour chacun d'eux, d'après la moyenne, que trois livres sterling ; tandis que les taureaux en coûtent huit. L'état des dépenses est énorme, mais je tiens mes comptes de la meilleure autorité.

Les alguazils, les gardes et leurs attenans coûtent par jour, en livres sterling. . . . .	1.	s.	Francs.
	27	15	662
Les deux matadors en chef. . . . .	30	»	715
Les deux matadors inférieurs . . . . .	14	»	334
Les huit banderilleros à 3 liv. chaque . . .	24	»	572
Les deux picadors . . . . .	27	»	644
Si on en demande davantage, chacun reçoit, pour le matin, 6 liv. et 7 liv. 10 s. pour le soir.			
Les mules, conducteurs et autres dé- penses . . . . .	18	12	445
Les dix-huit taureaux estimés à 8 liv. . .	144	»	3417
Supposé dix-sept chevaux à 3 liv. . . . .	51	»	1216
	336	7	8025

Le prêtre qui est destiné à administrer les sacremens, n'est point payé pour son assistance.

Voici comment la dépense est couverte, et comment le produit du spectacle produit une balance en faveur de l'hôpital général; je prendrai pour exemple la recette du 3 juillet 1786.

	l.	s.	d.	Francs.
Reçu pour les places et pour les per- missions de vendre de l'eau . . . . .	605	13	6	14439
Reçu pour les 18 taureaux tués . . . .	70	4	»	1673
Reçu pour les peaux de 17 chevaux . . .	6	14	6	160
	682	12	»	16272

La semaine suivante, les recettes s'élevèrent à plus de onze cents livres <sup>1</sup>, mais la recette moyenne peut hardiment être calculée à sept cents livres <sup>2</sup> par jour; ce qui laisse une balance de près de quatre cents livres <sup>3</sup> pour le service de l'hôpital général de Madrid.

Le prix d'entrée diffère considérablement; selon que l'on est à couvert ou en plain air, au soleil ou à l'ombre. Une loge pouvant commodément contenir huit ou dix personnes à l'ombre, coûte, pour la journée, 3 liv. 12 s. (86 francs); au soleil 1 liv. 16 s., (43 f.)

<sup>1</sup> 26,000 livres.

<sup>2</sup> 16,688 livres.

<sup>3</sup> 9,536 livres.

et entre les deux, 2 liv. 8 s. ( 57 f. ). Les personnes du beau monde prennent une loge entière. Une place, si elle est à couvert, à l'ombre et sur le banc de devant, coûte 7 s. 3 d. pour la journée ; mais une place de derrière sur les bancs couverts, du côté de l'amphithéâtre exposé au soleil, ne coûte que trois schellings ( 3 f. 57 c. ). Les places à meilleur marché, exposées à toutes les inclémences de la saison, à la pluie, s'il doit pleuvoir, et à la chaleur accablante du soleil d'été, coûtent un peu plus que 1 s. 2 d. ( 1 f. 40 c. ).

On peut difficilement se faire une idée du goût des Espagnols pour ce divertissement. Les hommes, les femmes et les enfans, le riche et le pauvre, tous lui donnent la préférence à tout autre spectacle public ; quant à moi, je suis prêt à avouer que le chasseur le plus déterminé n'a jamais pu être moins attentif à son propre danger, ni moins sensible aux souffrances du gibier qu'il poursuit, que je l'étais aux angoisses du taureau, ou au péril de ceux qui l'attaquaient ; je pensais même si peu aux dangers que je pouvais courir que, quoiqu'un frisson m'avertit que je m'enrhumais, je ne pus prendre le parti de me retirer.

Mon rhume m'occasionna une fièvre d'accès, suivie d'un ulcère à la gorge. Cependant avec l'aide de D. Antonio Gimbernat, habile chirurgien, et homme très-aimable, j'en guéris; et au bout d'un mois je fus assez bien pour quitter Madrid, où l'ardeur du soleil devenait insupportable.

Les inventions pour modérer la chaleur sont excellentes. On place des nattes et de grosses toiles en dehors des fenêtres pour intercepter les rayons du soleil, et pendant le jour on tient les volets fermés, de manière à admettre la plus petite quantité de lumière possible; on a soin, avant le lever du soleil, de laisser entrer une quantité d'air frais suffisante pour la journée, et d'asperger toute la maison avec de l'eau; par ces moyens, les chambres, si elles ne sont pas trop fréquentées, se maintiennent fraîches pendant la chaleur la plus ardente. On se tient dans une de ces chambres toute la matinée, on dîne dans une autre; c'est ordinairement la plus mauvaise de la maison; on dort la *sieste* l'après-midi dans une troisième, et la compagnie s'assemble le soir dans la plus belle.

La fraîcheur de ces appartemens, m'a sou-

vent fait penser que les désagrémens et les inconvéniens qui sont décidément insupportables, sont souvent préférables à ceux auxquels la patience et la modération peuvent en quelque sorte nous accoutumer; car lorsque la nécessité force les hommes à agir, il est peu de maux auxquels ils ne puissent trouver de remède, et peu de difficultés qu'ils ne puissent finalement surmonter.

Au moyen de ces inventions et en se tenant dans les maisons, les journées s'écoulaient agréablement. Ce n'est pas toutefois ce que désire uniquement un voyageur; s'il veut prendre quelques informations, il ne doit pas se tenir chez lui. D'après cette idée je hâtai mon départ de Madrid, et je liai bientôt une partie pour le nord de l'Espagne, prenant pour compagnon, mon jeune et aimable ami, le cadet avec lequel j'avais voyagé de Barcelone à Madrid. Comme j'allais visiter sa province natale, je ne pris pas de lettres de recommandation, excepté du comte de Campomanes, qui est aussi de cette partie de l'Espagne. Si je l'eusse désiré j'en eusse pu avoir beaucoup plus; mais je pensai, avec raison, que celles que j'avais me suffiraient.

## VOYAGE

## DE MADRID AUX ASTURIES.

LE samedi, 22 juillet 1786, mon jeune ami, avec l'agent de sa famille et moi, nous partîmes dans deux petites chaises; nous quittâmes Madrid peu après minuit, pour éviter les chaleurs qui sont insupportables dans le milieu du jour. Par cet arrangement nous évitâmes un mal pour tomber dans un plus grand, auquel nous n'étions point préparés; car les chaises étant ouvertes, la nuit très-froide, et le vent du nord soufflant en face, nous eûmes beaucoup de peine à conserver notre chaleur vitale jusqu'au lever du soleil.

Avant huit heures du matin, nous avions fait cinq lieues dans un pays uni, couvert de sable granitique, et après avoir gravi les montagnes, qui sont formées de granit blanc friable, nous vîmes à Galapagar, deux lieues au delà de Guadarrama. Là nous apperçumes, devant nous, une seconde chaîne de montagnes, cou-

vertes de neige; et nous découvrîmes en elles la source de ce vent froid qui nous avait fait frissonner pendant la nuit.

Tout le pays était vivant, chacun était occupé à rentrer les moissons. Les chariots sont traînés par des bœufs, et les roues sont entourées de bois au lieu de fer. Il est étonnant de voir quelles lourdes charges peuvent traîner deux bœufs en poussant avec leur tête contre une traverse mise au timon et attachée à leurs cornes.

Le pays est ouvert et mal boisé, quoique l'orme et le frêne y offrent la plus belle végétation.

Au bout d'environ sept lieues ou de dix heures de route de Madrid, nous commençâmes à gravir la chaîne de montagnes qui séparent la nouvelle Castille de la vieille; et deux lieues plus loin, après avoir passé le Puerto de Guadarrama, nous trouvâmes une bonne venta sur le penchant septentrional de ces montagnes de granit; nous trouvâmes de bons lits dans cette venta. Pour prévenir les disputes, le prix de chaque objet est fixé par le gouvernement.

Peu après minuit nous nous levâmes, nous

primes notre chocolat, et nous poursuivîmes notre voyage. Le repas le plus agréable que nous fîmes, fut notre déjeûné consistant en jambon froid; nous le mangeâmes sous le premier ombrage que nous trouvâmes après le lever du soleil.

Le pays que nous traversâmes est peu susceptible de culture; il est presque entièrement formé de granit blanc décomposé, ou de granit gris dur, qui résiste à tous les puissans dissolvans que la nature peut employer et reste nud, sans le moindre signe de végétation. Cependant au milieu de cette vaste étendue de pays inculte, il y a quelques coins fertiles couverts de chênes-verts, ou sillonnés par la charrue.

Nous fîmes trois lieues ce matin jusqu'à *Villacastin*, où nous nous reposâmes pendant le milieu du jour. Le village contient deux cent dix-huit maisons, et seize cents habitans. Il n'y a que deux couvens, un pour les hommes, l'autre pour les femmes; et deux hôpitaux pour les malades et pour les pauvres voyageurs. Ceci explique le grand nombre de morts qui se montent à cinquante par année, tandis que les naissances n'excèdent pas celui de qua-

rante. Ce village a une église paroissiale, et quatre chapelles en bon état, outre cinq autres qu'on laisse tomber en ruine. Nous vîmes ici deux vastes bâtimens destinés à la tonte des troupeaux merinos; et plusieurs moulins à vent dont on se sert faute de courans d'eau.

Nous chargeâmes nos pistolets, à Villacastin ayant à traverser une forêt de chênes - verts, fameuse pour les voleurs et garnie de croix funèbres. Malheureusement mon conducteur prit le devant et nous perdîmes de vue l'autre voiture qui nous suivait. Nous avons gravi la montagne et nous étions dans l'endroit le plus épais de la forêt, quand à quelque distance, à notre droite, je vis deux individus avec des mousquets qui traversaient rapidement le chemin pour venir à notre rencontre; ils nous eurent bientôt atteint et le conducteur s'arrêta. C'était deux mendiens qui exigent de l'argent de tous les voyageurs, sous le prétexte de les protéger contre les voleurs. Suivant ce qu'ils nous dirent, ils sont d'une famille qui reçut de Philippe V la commission de garder ce passage dangereux; mais sûrement, s'ils étaient employés par le gouvernement, ils porteraient quelque uniforme ou au moins au-

raient quelques marques pour les distinguer des voleurs.

Nous arrivâmes à sept heures du soir à *san Chidrian*, après avoir fait, ce jour là, sept lieues d'Espagne, ou plus de trente-cinq milles. Dans tout ce pays, le vin blanc est excellent; il n'est pas aussi doux ni aussi aromatique que celui de Foncarral, près de Madrid; mais le goût en est aussi délicat.

Partis de *san Chidrian* nous traversâmes une vaste plaine de sable granitique, composé de parties grossières et non adhérentes entr'elles et inculte, quoiqu'il pût évidemment très-bien nourrir des ormes et des sapins. Par-tout où ce sable peut récompenser les peines du laboureur, on lui fait rapporter de l'orge et du froment. On était alors occupé à moissonner; et aussitôt que la moisson est faite, on bat le grain avec des mules, des chevaux, des bœufs et le *trillo*.

Le *trillo* est fait avec des planches d'environ trois pouces d'épaisseur, et a cinq pieds de long sur deux et demi de large; la surface inférieure est garnie de cailloux taillés au nombre d'environ deux cents, pour séparer l'épi de la paille et dégager le grain. La per-

sonne qui conduit le cheval, le bœuf ou la mule autour de l'aire, se tient debout ou assis sur le *trillo*, et l'opération s'appèle *trillar*. Quand le grain a été nettoyé au moyen du vent, on le met immédiatement dans les greniers, sans craindre qu'il s'échauffe, parce que quand il a été moissonné, il était extrêmement sec, et que le pays n'est nullement humide.

La couleur de l'habillement la plus générale dans cette province, ainsi que dans plusieurs autres parties de l'Europe, et plus particulièrement dans le comté de Galles, est le brun; mais les personnes du beau monde préfèrent le noir.

Après avoir traversé les villages d'*Adanaro*, *Hontoria* et *Gutierre-Munoz*, nous arrivâmes vers les neuf heures du matin à *Aribalo*, ville considérable, qui a huit églises paroissiales, outre une dans les faubourgs, huit couvens, deux hôpitaux, deux greniers royaux, quarante-deux prêtres et seize cents maisons.

De là nous traversâmes une plaine de sable granitique; et passant la rivière *Adaja* qui se jète au nord dans le *Duero*, nous poursuivîmes notre route au travers de vignobles,

jusqu'à *Ataquines*. On voit dans la partie la plus aride de cette route, une plantation de sapins et un orme majestueux, qui montrent que cette contrée pourrait devenir fertile.

*Ataquines* est une misérable ville que l'on pourrait aisément prendre pour un village. Les habitations basses et mal bâties en briques, avec un appentis sur le devant, sont au nombre de deux cent soixante-dix, pour loger huit cents personnes. Le terme moyen des naissances est quarante-cinq, et celui des morts, vingt, dont la plupart sont des enfans enlevés par la petite vérole. Il y a quatre prêtres. Une particularité remarquable, c'est qu'il y a huit cents bœufs dans cet endroit. L'église est bâtie en brique, soutenue par des piliers de granit, et éclairée par des lampes d'argent massif. L'or et l'argent du Pérou et du Mexique ont trouvé un grand débouché dans cette ville; mais faute de goût, cet étalage inattendu de richesses ne fait aucun plaisir.

Cette contrée, avec de l'industrie, un bon gouvernement et un débouché pour ses denrées, pourrait devenir une des plus riches du monde. Elle s'étend à perte de vue, sans qu'on aperçoive aucune montagne; elle renferme

plusieurs rivières et jouit d'un beau soleil ; cependant, avec de tels avantages, les fermiers, faute d'arroser leurs récoltes, n'obtiennent qu'un pour dix de la semence. Leur charrue est antique et mal conçue. Les troupeaux de moutons abondent dans cette partie de l'Espagne.

Nous traversâmes le matin la plaine, pendant trois lieues, jusqu'à *Medina del Campo*, sur le Zapardiel, petite rivière qui communique avec le Duero, entre Toro et Tordesillas. *Medina* a neuf églises paroissiales, soixante-dix prêtres, dix-sept couvens, deux hôpitaux, et aujourd'hui seulement un millier de maisons. L'église collégiale, bâtie en briques, est, avec raison, très-admirée, à cause de son comble. Cette ville penche évidemment vers sa ruine. Les maisons sont toutes en briques, irrégulières et basses. Elle fut jadis la résidence des rois, et contenait quatorze mille familles ; mais pendant la guerre civile, elle fut presque réduite en cendres. Il paraît que le cardinal Ximénès avait fait, de cette ville, un des principaux magasins pour les munitions de guerre, amassées dans la vue de réprimer la grande noblesse ; mais quand en 1520, les

communes de Castille cherchèrent le redressement de leurs griefs, elles s'emparèrent de ces magasins, et défendirent la ville avec une telle opiniâtreté, qu'elles forcèrent Fonseca à se retirer et à les laisser tranquilles possesseurs de ces ruines.

Le pays environnant est naturellement fertile, et il est évident que les ormes, les peupliers, les mûriers, les vignes et les oliviers que l'on y planterait, y prospéreraient.

De là nous tournâmes vers *Valdestillas*, à quatre lieues et dans un très-beau pays, abondant en grains et en vins; il est sans montagnes, mais légèrement ondulé, tout ouvert et privé presque entièrement d'arbres; il peut cependant produire les plus beaux ormes. Le sol continue à être de sable granitique, mêlé de gravier rond, poli, comme on peut l'attendre près du confluent d'autant de rivières qui s'y réunissent de trois points de l'horizon, de l'est, du nord et du midi.

Valladolid fut le lieu fixé pour nous y arrêter dans le milieu de notre voyage; et je ne fus point fâché de cet arrangement, parce que cette ancienne ville est très-intéressante pour un voyageur.

Je fus assez heureux pour y trouver le marquis de Mos, noble Gallicien, grand d'Espagne, et colonel; il m'avait fait l'honneur de faire attention à moi à la cour, et ici il me prit sous sa protection. Il avait loué une maison à Valladolid simplement pour y suivre lui-même un procès en chancellerie.

*Valladolid* est une ville considérable. Elle a une université, des collèges, une cathédrale, un palais, des cours de justice, et une des deux hautes cours de chancellerie. Après avoir passé la première porte, on trouve un vaste espace entouré de dix-sept couvens; de là, en entrant par la seconde porte, la ville vous frappe par son air d'antiquité. La *Plaza Mayor* ou grande place, est spacieuse et belle; cependant lorsqu'on la compare avec le reste de la ville, on voit qu'elle est moderne. La cathédrale, bâtie par Juan de Herrera, est massive, lourde, et, à mon avis, loin d'être élégante; sa voûte est grecque, et les pilliers de la face sont doriques. Les trésors de cette église sont considérables : la *Custodia*, par Juan de Arfe, est d'argent massif, et a plus de six pieds de haut. Les autres ornemens et bijoux sont innombrables, et le

tout ensemble est d'un prix inestimable ; cependant l'évêque n'a pas plus de cinq mille livres de revenu <sup>1</sup>. Cette ville a quinze églises paroissiales, avec cinq annexes, quarante-six couvens, deux cent vingt-sept prêtres, six hôpitaux pour les malades, pour les enfans et pour les fous, cinq mille familles et vingt mille ames.

L'université a plus de deux mille étudiants, quarante-deux professeurs et cinquante docteurs, distribués dans sept collèges. Ce séminaire fut institué dans l'année 1346, par D. Alonzo XI, et douze cent quatre-vingt-dix-neuf étudiants y sont entrés et y ont été immatriculés de 1784 à 1785. Il y a, comme dans les autres villes, une école libre pour le dessin.

L'église et le couvent de S. Benito sont dignes d'attention ; mais, à mon avis, l'édifice public, le plus digne d'être admiré, est l'église de san Pablo, près le palais ; soit que l'on considère l'élégance de l'ensemble, ou le fini des figures et ornemens des bas-reliefs qui, après le laps de trois cents ans, semblent n'avoir souffert que très-peu, quoiqu'exposés aux injures du temps. Dans ce bâtiment, la partie destinée

<sup>1</sup> 120,000 fr.

aux novices mérite les plus grands éloges.

Le palais du roi, plus élégant que grand, est toujours entretenu ; mais tous les palais de la haute noblesse tombent en ruine. C'est ici que Charles V reçut la nouvelle que ses troupes victorieuses avaient pris Rome et fait le pape prisonnier, et qu'il ordonna, à cette occasion, que l'on fit des prières dans toutes les églises d'Espagne, pour la délivrance du souverain pontife. Ses successeurs tinrent leur cour dans cette ville, jusqu'à Philippe IV, qui la transporta à Madrid.

Les bâtimens sont principalement en briques ; mais il y en a quelques-uns en pierre calcaire. Une assez grande quantité de granits apportés des environs de Villacastin, éloigné de treize lieues, avec plusieurs centaines de pilliers de la même matière, se trouvent parmi les matériaux, comme des monumens de son antique splendeur. Toutes les promenades publiques sont bordées d'arbres.

Le pays à l'entour de la ville est un jardin superbe, arrosé par des norias. Il produit du vin blanc de bonne qualité, de la garance excellente, un peu de soie et quelques olives. Toutes ces productions augmenteraient si on

pouvait leur trouver un débouché dans les marchés étrangers.

Maintenant les pauvres sont nombreux ; ils sont nourris par les couvens, et prouvent la misère de cette ville jadis métropole florissante. Elle est tombée, à la vérité ; mais nous pourrions lire sur le canal projeté, le mot consolateur *resurgam*. Cette entreprise, autrefois regardée comme un projet extravagant, sera, selon toute probabilité, achevée, peut-être même à une époque peu éloignée, pourvu que l'Espagne ait la sagesse de ne pas s'engager dans une nouvelle guerre.

Le canal commence à Ségovie, seize lieues au nord de Madrid ; il est séparé du canal méridional par la chaîne de montagnes que nous avons traversée à Guadarama. Au sortir de Ségovie, il quitte l'Eresma, traverse le Pisuerga, près Valladolid, à la jonction de cette rivière avec le Duero ; il laisse alors Palencia et le Carrion à la droite, jusqu'à ce qu'il ait traversé la rivière au-dessous d'Herrera. Il se rapproche ensuite du Pisuerga, et après avoir reçu l'eau de cette rivière près d'Herrera, à douze lieues de Reinosa, il arrive à Golmir ; de là jusqu'à Reinosa, distant de moins d'un quart de lieue,

il y a une pente de mille pieds d'Espagne. C'est à Reinosa que se fait la communication avec le canal d'Arragon, qui joint la Méditerranée à la baie de Biscaye; et de Reinosa à Suanzes, qui est à trois lieues, la pente est de trois mille pieds.

Au-dessus de Palencia, une branche va à l'ouest, par Beceril de Campos, Rio Seco et Benevente, jusqu'à Zamora; ce qui donne au canal de Castille une étendue de cent quarante lieues.

Les Espagnols ont à peu près achevé vingt lieues de ce canal, de Reinosa à Rio Seco; cette partie a vingt-quatre écluses et trois ponts, qui servent d'aqueducs. Elle a coûté, y compris le travail nécessaire pour couper une haute montagne, trente-huit millions de réaux (9,100,000 fr.)<sup>1</sup>; et en supposant ces vingt lieues égales à quatre-vingt-huit milles, cela fait 4,318 liv. (103,500 f.) par mille; ce qui certainement n'est pas exorbitant pour un ouvrage si bien exécuté.

Pour hâter cette entreprise difficile, on y emploie deux mille soldats et autant de paysans. Les premiers reçoivent trois réaux par jour,

<sup>1</sup> Ou trois cent quatre-vingt mille livres sterling.

outré leur paye ordinaire, quand ils travaillent à la journée; mais le plus souvent ils sont à la tâche. On règle les prix d'après trois données : 1° d'après la qualité du terrain; 2° d'après sa profondeur; 3° d'après la distance, le tout établi sur des expériences. Les qualités du terrain sont, 1° le sable; 2° l'argile tendre; 3° l'argile dure; 4° le schiste tendre; 5° le schiste dur et le roc solide, dont on fait trois classes, selon qu'il peut être exploité, 1° par la pique et la pelle; 2° par les coings et les marteaux; 3° par la tarière pour le faire ensuite sauter avec la poudre. Cette dernière classe est encore sujete à des distinctions.

Le canal a neuf pieds de profondeur, vingt pieds de largeur dans le fond, et cinquante-six sur les bords. Quand ce canal sera achevé, ce qui peut avoir lieu en moins de trente ans, il n'y aura peut-être, dans le monde, rien, dans ce genre, qui puisse lui être comparé, sous le rapport du travail, de l'étendue ou de l'utilité. Le travail et l'étendue parleront d'eux-mêmes; mais l'utilité ne pourra être connue que de ceux qui auront vu ce pays. Sans parler des charbons, qui pourraient être transportés des Asturies au midi, et des manufactures qui

pourraient, par ce moyen, s'établir dans la Castille, et trouver un débouché tout prêt par la baie de Biscaye, les excellens vins de cette province sablonneuse, qui maintenant payent à peine les frais de leur culture, non-seulement se vendraient aisément, mais seraient de plus en plus recherchés; les huiles acquerraient de la valeur pour la table ou pour les savons; et les grains qui, dans les saisons abondantes, deviennent la ruine du fermier, seraient pour lui une source d'opulence, et stimuleraient son industrie pour de nouveaux efforts.

Faute d'un débouché semblable, des provinces désignées par la nature pour jouir de l'abondance et pour exporter une immense quantité d'objets, sont souvent réduites à la famine, et obligées d'acheter des grains des nations voisines. Lorsqu'en voyant de telles entreprises on s'aperçoit qu'elles languissent faute d'hommes et d'argent, ou qu'on ne les conduit point avec cette activité qu'exigerait leur grande importance, n'est-il pas naturel de maudire la sottise et la folie du genre humain, qui s'engage si souvent dans des guerres ruineuses, par des motifs d'avidité, ou par une vanité jalouse et des craintes sans fonde-

ment. On voit des gouvernemens qui , pour inquiéter et abaisser leurs voisins , dépensent des trésors , qui leur auraient été bien plus profitables , s'ils s'en fussent servis pour leur utilité et leur grandeur réelles , en cherchant à améliorer l'agriculture et à encourager l'industrie. Toute la dépense annuelle de ce canal n'égale pas celle de la construction d'un vaisseau de ligne. J'oserai même avancer que les hommes et l'argent dépensés par l'Espagne dans la dernière guerre , auraient suffi pour achever quarante canaux semblables à celui que je viens de décrire. La discussion pourrait être longue , mais la preuve en serait facile <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous partageons l'opinion de M. Townsend ; mais nous ne pensons pas qu'elle puisse donner lieu à une longue discussion. Chacun convient avec lui que le meilleur usage qu'un gouvernement puisse faire des hommes et de l'argent , est de les employer à des entreprises utiles aux contemporains et à la postérité. Les souverains sont convaincus de cette vérité , sur-tout ceux qui , ayant de grandes vues , sont assez heureux pour régner sur une nation éclairée , active et laborieuse ; dédaignant les calculs erronnés d'une économie mal entendue , ils laissent des monumens durables de leur génie vaste et bienfaisant. La guerre même ne peut arrêter leurs travaux , et lorsque

Je ne puis quitter cette ville sans faire mention d'un usage que le marquis de Mos m'assura être commun dans toute la Gallice. Il me dit que dans les pleurésies on donne des semences de lierre pilées, dont la dose est de deux cuillerées à thé, en répétant ce remède toutes les huit heures, et que ce remède très-simple a toujours été infailible. J'en parle d'après son autorité, car je n'ai jamais eu l'occasion de le prescrire.

Le jeudi, 27 juillet, nous quittâmes Valladolid à cinq heures du matin; et, après avoir gravi une colline calcaire d'environ une demi-lieue, nous arrivâmes à une plaine étendue, fertile en grains, mais assez mal cultivée. Cependant quelques fermiers obtiennent les récoltes les plus abondantes, sur ce sol riche et frais, mélangé d'argile, de sable et de terre calcaire. Les chardons s'élèvent à plus de huit pieds. Le pays est ouvert et sans arbres, excepté près d'un petit convent qui jouit de l'ombre de quelques ormes très-élevés.

Nous arrivâmes avant neuf heures à un la paix leur permet de déployer leurs conceptions, on est surpris d'admiration en voyant l'effet de l'impulsion qu'ils ont donnée.

village, contenant soixante-dix misérables chaumières, appelé *la Mudarra*, et bâti sur une belle pierre calcaire fine. Sa position est saine; cependant ces soixante-dix familles ne comprennent que cent vingt individus.

A mesure que l'on avance dans cette plaine, vers Medina de Rio Seco, on trouve à environ sept ou huit lieues de distance de cet endroit la pierre calcaire.

*Medina de Rio Seco* se ressent déjà de l'influence du canal; car, quoique ses bâtimens offrent encore l'aspect de la misère, cependant le peuple y paraît très-actif, et éloigné de cette lâche indolence si visible dans les autres villages de la Vieille et de la Nouvelle Castille. Le commerce s'est accru, les manufactures commencent à devenir florissantes, particulièrement celles de serge. Il est fâcheux que les fabriquans de rubans de soie n'activent pas leur travail, en adoptant l'amélioration moderne des métiers. Le pays environnant abonde en grains et en vin, et l'on y excelle dans la culture de l'olivier. Toutes ces denrées, ainsi que les manufactures et la facilité du transport par le canal, ont invité les marchands à former

des maisons, et à y apporter de nouveaux capitaux.

Medina avait autrefois sept mille maisons ; il n'y en a plus maintenant que douze cents ; mais comme elles contiennent plus de huit mille âmes, il est évident que le commerce y est actif. Il y a quatre couvens pour les hommes, deux pour les femmes, trois églises paroissiales, avec quarante prêtres. Les églises sont toutes en bon état ; celle de S. Maria est élégante, avec un grand dôme bien fini, et supporté par des piliers bien proportionnés. La *Custodia* de cette église est d'argent massif ; elle pèse plus de cent livres. L'église de S. Francisco est riche en reliques ; mais, il faut l'avouer, ce sont des richesses périssables.

De là à *Mansilla*, qui est à onze lieues et demie, le pays est plat, ouvert, fertile et très-productif en grains et en vin. Les villages y sont nombreux et bien peuplés. La route que nous prîmes, traverse *Cedinos*, *Vecilla*, *Mayorga*, *Alvires*, *Matallana* et *Santas Martas*. Le premier endroit renferme cent chaumières, dont les murs sont en terre, et deux églises. *Vecilla* a cent soixante misérables habitations, avec deux églises et six prêtres ;

elle appartient au comte d'Altamira ; grand d'Espagne. *Mayorga* n'a plus que six cent cinquante chétives mesures ; elle en comptait anciennement dix-sept mille , dont il ne reste plus aucune trace. Elle est divisée en huit paroisses , et entretient vingt-quatre prêtres. Il y a trois couvens et un hôpital. Cette ville appartient à la jeune duchesse de Benevente. *Alvires* est misérable ; *Matallana* encore plus ; *Santas Martas* un peu moins ; et *Manilla* n'a pas lieu d'être vantée. Toutes leurs maisons sont bâties également avec de la boue , et tombent en ruine.

Par-tout le *trillo* était en activité , et tiré soit par des bœufs , soit par des mules. La charue de cette partie de l'Espagne prouve un manque de communication avec les provinces les plus éclairées. Les roues de chariot n'ont ni moyeu , ni rayons , ni jantes , ce sont seulement des planches attachées les unes aux autres , et tournant avec l'axe. Celui-ci a ordinairement huit pouces de diamètre.

*Mansilla* était autrefois fortifié , comme on en peut juger par les tours qui restent encore. Cette ville contient quatre cents familles , un couvent et un hermitage. C'est la duchesse

d'Alba qui en nomme les magistrats. Depuis Mansilla, l'aspect du pays change. Quand on a passé l'Ezla, on trouve des prairies, des clôtures et une grande variété d'arbres, principalement des noyers et des ormes. On traverse ensuite des collines composées de sable, d'argile et de gravier, et entourées d'eaux courantes; puis on descend dans une vallée fertile, à l'extrémité de laquelle est située la ville de Léon, protégée par de hautes montagnes. Nous allâmes, en arrivant, à la maison de D. Félix Getino, chanoine de la cathédrale, et proche parent de mon jeune ami, où on nous fit le meilleur accueil.

*Léon* contient quinze cents familles et six mille cent soixante-dix individus, distribués en treize paroisses; quatre cent vingt prêtres, une cathédrale, deux fondations royales de S. Isidro et S. Marcos, outre neuf couvens, avec une Beateria pour des religieuses qui ne font pas vœu; et enfin, des hermitages et quelques hôpitaux.

La cathédrale est justement admirée pour sa légèreté et son élégance. Elle est d'une structure gothique, avec un haut clocher très-bien fini. Elle a non-seulement des ornemens

en bas-relief; mais aussi des ouvrages à jour, qui laissent passer la lumière; ils sont très-beaux dans leur genre, et ressemblent au point de dentelle le plus fin, ou au filigrane. Les vitraux sont tous en verre peint. On voit dans la sacristie un crucifix d'argent, sous un dais supporté par quatre piliers corinthiens, qui ont près de sept pieds de haut, tout en argent. La montagne d'argent sur lequel il est placé, est divisée en compartimens, offrant chacun quelque sujet de la Passion en bas-relief. La *Custodia* a plus de six pieds de haut; elle est en argent, et décorée d'images élégamment sculptées. Le revenu de l'évêque est de 30,000 ducats, ou environ 3,295 livres sterling (82,500 f.) par année. Les chanoines sont au nombre de quarante, y compris le roi et le comte d'Altamira.

Quand je sortis de la cathédrale, je compris que j'avais commis quelque irrévérence, car notre vieux chanoine qui m'avait toujours reçu en souriant, me regardait avec horreur, et mon jeune ami même me traitait froidement. Voici le fait en deux mots: Ayant fendu mon ongle, je sortis par inadvertance mon canif, et en me promenant, je

la coupai : lors même que j'aurais pensé à ce que je faisais , je n'aurais jamais cru que des personnes qui crachent sans se gêner dans leurs églises , pussent être offensées de mon action : mais avant mon retour au logis le rapport en avait déjà été fait au bon vieillard , qui en avait tressailli ; cependant , d'après ma déclaration solennelle que je n'avais pas cru commettre une irrévérence , il se calma peu à peu , et au bout de quelques momens , il reprit son sourire accoutumé.

La maison religieuse , ou *Casa real de San Isidro* , a seize chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les os du saint patron sont déposés dans leur église , dans une grande urne d'argent , ainsi que les corps de tous les rois de Léon , depuis Alphonse IV , surnommé le Moine , jusqu'à Bermudo III , dernier roi de Leon , et les cendres de Ferdinand I , par qui les couronnes de Castille et de Léon furent pour la première fois réunies , et qui mourut dans l'année 1067. Leur bibliothèque contient plusieurs manuscrits précieux.

La *Casa real de San Marcos* a un prieur et seize chanoines , jouissant d'un revenu de quatre-vingt mille ducats , ou environ 8,789 l.

sterling (220,000 fr.) par année. La façade de cette maison religieuse mérite une attention particulière de tous ceux qui visitent Léon : on y voit différentes pièces de sculpture en bas-relief, élégantes et très-bien finies. Deux d'entr'elles représentent le crucifiement et la descente de croix. Mais une des figures les plus frappantes, pour le dessin, l'exécution et l'expression, est celle de san Iago à cheval.

Toutes les églises de cette ville, comme celles de l'Arragon, sont remplies de piliers ; et ces piliers sont presque entièrement cachés par des ornemens déplacés, comme des pampres, des chérubins, des anges et des oiseaux, qui sont entièrement couverts d'or.

Léon, dénué de commerce, n'est soutenu que par l'église. Les mendiants remplissent toutes les rues, et sont nourris par les couvens et au palais de l'évêque. Ici, ils reçoivent leur déjeûné ; là, ils dînent. Outre la nourriture, ils reçoivent à S. Marcos tous les deux jours, les hommes un denier, les femmes et les enfans la moitié en sus. De cette manière ils vivent, ils se marient, et perpétuent une race de gueux. Un *hospicio*, ou maison gé-

nérale de travail, est presque entièrement prête à les recevoir ; mais si on continue à leur distribuer des aumônes, on verra toujours le même nombre de misérables fainéans se présenter pour occuper la place de ceux qui seront confinés dans la maison de travail.

Le pays d'alentour est beau, mais mal cultivé. Il est arrosé par le Torio et le Vernesga, deux petits torrens, qui se réunissent au-dessous de la ville. En été, on peut les appeler des ruisseaux, mais en hiver, ce sont des rivières.

La plus grande partie des murs est bâtie avec les pierres roulées, que l'effort impétueux de ces torrens arrache des montagnes, lors de la fonte subite des neiges, au printemps. Ces débris forment une collection précieuse pour le naturaliste, qui désire connaître sans peine l'histoire naturelle du pays. On y trouve de la pierre calcaire, du schiste et du grès. Les corps étrangers contenus dans ces pierres, prouvent que les collines d'où ils viennent ont été autrefois en état de dissolution, et couvertes par la mer. Le plus beau marbre vient de Nozedo, Robles et Lillo. Les deux premiers endroits sont à cinq lieues, et le

dernier à onze lieues de Léon. Tous les moulins à eau de ce canton ont des roues horizontales. La viande de boucherie y est à peu près à moitié meilleur marché qu'à Madrid.

Le mardi, 1.<sup>er</sup> août, après avoir passé trois jours avec notre bon chanoine, nous quittâmes Léon. Mon jeune ami et son compagnon montés sur des chevaux que lui avait envoyé son père, et moi sur une bonne mule de louage. Nous fûmes escortés par quelques parens de mon ami.

Notre intention était de coucher dans un couvent situé dans un petit village à cinq lieues de Léon, et appelé *Terras de las Dueñas*. Dans ce dessein nous nous mîmes en route à quatre heures de l'après-midi. Nous suivîmes la vallée le long du Vernesga, et nous gravâmes les montagnes. Nous ne trouvâmes rien de remarquable, si ce n'est de grands débris de grès. A onze heures du soir, après avoir été grand train pendant sept heures, nous nous trouvâmes au village où était notre destination.

Malheureusement pour nous les religieuses étaient couchées, et le portier ne voulut ja-

mais nous recevoir, ni même nous donner des provisions. Comme nous avions compté être, selon l'usage, reçus et nourris dans le couvent pour notre argent, nous n'avions rien apporté avec nous, et au lieu de jouir d'un entretien agréable avec la dame abbesse, qui est renommée pour ses saillies spirituelles; au lieu de trouver du bon vin, précédé d'un bon soupé et suivi de bons lits, nous fûmes obligés de nous retirer sans rien avoir à manger ni à boire, dans une misérable chaumière du village, appelée une *posada*, où nous trouvâmes cependant deux lits.

Le lendemain matin nous prîmes de bonne heure notre chocolat <sup>1</sup> et continuâmes notre route, en suivant les défilés tortueux de ces montagnes le long de la Luna, petite rivière fameuse pour ses truites. Ces montagnes sont de schiste recouvert de marbre.

A mesure que l'on avance, les rochers deviennent plus escarpés, le schiste disparaît et le marbre s'élève à la hauteur de trois ou quatre

<sup>1</sup> Un avantage des auberges d'Espagne, en compensation de leurs nombreux désagréments, est que, quelques mauvaises qu'elles soient, on est toujours sûr d'y trouver du bon chocolat.

cents pieds en masses souvent perpendiculaires, mais quelquefois inclinées.

Dans toutes les ouvertures de ces montagnes, par-tout où il y a une vallée assez large pour pouvoir nourrir quelques vaches, on trouve un village de dix, quinze ou vingt maisons. Leur nombre est toujours en proportion avec l'étendue du pâturage; et comme la race humaine fait par-tout des efforts pour s'accroître, on voit les habitans gravir les pentes les plus roides pour cultiver toutes les portions de terrain où la charrue peut passer.

Le nombre des habitans de ce pays doit être limité, comme le sont leurs moyens de subsistance. S'ils établissaient une communauté de biens, ils devraient ou tirer au sort ceux qui devraient émigrer, ou mourir de faim tous ensemble; à moins qu'ils ne préférassent stipuler d'un commun accord, que seulement deux personnes de chaque famille se marieraient, et dans le cas où une chaumière deviendrait vacante, ils devraient trouver moyen de décider lesquels des postulans s'uniraient pour en prendre possession.

Je reprendrai ce sujet quand l'occasion s'en présentera, mais j'en ai voulu dire deux mots

ici, parce que dans cette occasion l'exemple cité est bien précis. Il est donc comme les éléments de toutes les sciences, facile à comprendre, et pourra nous aider dans nos recherches sur l'extension de la population, dans les cas où ses combinaisons ne sont pas aussi frappantes.

Après avoir marché au milieu de ces montagnes nues et pelées pendant près de cinq lieues, exposés au soleil brûlant, presque suffoqués par la chaleur, fatigués et prêts à nous trouver mal par le manque d'air, nous arrivâmes au pied d'un grand rocher, que nous quittâmes avec peine à cause de la fraîcheur vivifiante que son ombre nous procura, et qui rappela à mon esprit une image poétique dont je n'avais jamais senti la force auparavant. L'épaisseur de cette ombre, sa vaste étendue, la distance de la chaleur réfléchie, jointes à ce degré d'humidité qui est nécessaire pour absorber et faire disparaître la chaleur de l'atmosphère environnante, tout cela et plus encore se trouve dans une image poétique : *The shadow of a great rock in a weary land.*

Ce rocher fut pour moi un objet de ré-

flexion sous plus d'un rapport. Il était de grès, remarquable par la blancheur et la finesse de son grain. S'il eût été de schiste ou de pierre calcaire, ou qu'on eût trouvé du granit dans son voisinage, ce rocher ne m'aurait point autant frappé, mais en le trouvant composé de grès, je me sentis naître le désir de connaître d'où il était venu. Il n'y a pas de doute que ce grès a pour origine un granit décomposé, mais je ne pus trouver aucun granit près de ces montagnes. Cette difficulté n'est pas bornée à ce seul rocher, sous l'ombre duquel ces réflexions se présentèrent à mon esprit; elle s'offre également dans tous les pays, mais dans aucun il n'est plus frappant que sur les dunes de Wiltshire, plus spécialement près Aubury et Kennet, dans les environs de Marlborough, où de gros cailloux de grès roulé, appelés *sarcen* et *grey-whethers*, couvrent la craie dans une étendue considérable. Je discuterai plus loin ce phénomène; mais pour le moment, il est temps de quitter ce rocher.

Vers le milieu du jour nous arrivâmes à un village nommé *Truovana*, consistant en vingt-deux misérables chaumières, qui appartiennent

aux moines de l'Escorial. Nous dînâmes à leur ferme, où leurs bergers fournissent du pain aux voyageurs. Les troupeaux consistent en vingt-huit mille moutons, qui en été se nourrissent sur ces montagnes, mais en hiver voyagent vers le midi. Les moines emploient deux cents bergers pour soigner ces troupeaux, et pour nourrir les bergers, ils ont un petit moulin avec une roue à eau horizontale, qui travaille jour et nuit, et un four qui n'a jamais le temps de se refroidir, car le matin il cuit le pain pour les bergers et le soir pour leurs chiens.

La situation de ce village est des plus romantiques. Il est situé dans une plaine peu étendue, bien boisée, bien arrosée, et enfermée par de hautes montagnes de marbre, dont les sommités pelées et arides forment un contraste frappant avec la riche verdure des prairies, et les abondantes récoltes de grains, tandis que leur image réfléchie sur la surface unie d'une rivière qui coule près du village, donne du brillant à l'ensemble, et achève le tableau.

L'orme, le frêne, le peuplier et l'épine-vinette sauvage, paraissent être les arbres les plus convenables à ce sol.

La beauté naturelle du lieu nous dédommagea de la mauvaise chère. Si nous eussions poussé un mille plus loin, jusqu'à Villasetano, nous eussions non-seulement été reçus avec hospitalité, mais traités avec recherche par D. Ignatio Horenzano, seigneur de ce village. Sa maison est plutôt élégante que magnifique, mais la situation en est enchanteresse; elle ressemble beaucoup à celle de Truovana, seulement elle est sur une plus grande échelle. Il est impossible de voir des prairies mieux arrosées ou plus fertiles que celles de cette délicieuse vallée.

Quoique nous eussions dîné si tard, nous ne pûmes nous dispenser de manger quelques gâteaux, avec des sucreries, et boire un peu de vin. Quand nous eûmes achevé cette collation, nous eûmes de la peine à partir; on voulait absolument nous retenir pour la nuit; mais comme ce séjour prolongé ne pouvait s'accorder avec notre plan, nous hâtâmes notre départ, et longeant la vallée qui, dans cet endroit, n'a pas plus de cinq cents pas de largeur, et est fermée par de hautes montagnes, nous suivîmes les détours d'une rivière jusqu'à Piedrafita, où nous logeâmes

chez D. Cortheça Garcia de Atocha. Nous n'eûmes pas à nous repentir d'avoir résisté aux pressantes invitations que l'on nous avait faites à Villasetano.

*Piedrafita*, petit village qui contient quarante-six maisons, tire sa subsistance d'une petite vallée, et est environné de tous côtés par des montagnes. Les chiens des bergers sont grands et forts, et bien propres à combattre les loups qui sont très-nombreux dans les environs. Ils portent un collier garni de pointes pour protéger leur cou et empêcher le loup de les saisir par cette partie, exposée aux attaques.

Il est curieux de voir les femmes battre leur beurre en se promenant ou en s'arrêtant pour causer avec leur voisine; chacune a un sac de cuir dans lequel elle secoue la crème jusqu'à ce que le beurre soit entièrement formé.

En sortant de ce village nous ne prîmes pas la route directe d'Oviédo; nous nous en détournâmes pour une œuvre de piété, c'est-à-dire, pour accomplir un vœu que la mère de mon ami avait fait au dernier instant de sa vie. Ce fils, son premier né, était alors à Barce-

lone avec son régiment ; mais quoiqu'absent elle le lia par le vœu solennel, qu'avant de rentrer dans sa province natale, il se prosternerait devant l'autel de *Nostra senora de Carrasconte*, où il payerait quatre réaux pour une messe, et en donnerait vingt aux pauvres. Pour remplir cette intention, nous fîmes plusieurs milles au milieu des montagnes, toujours en nous élevant, jusqu'à un petit village presque perdu dans les nuages. Après y avoir accompli le vœu d'une mère chérie, nous revînmes par le même chemin pendant environ une lieue, et nous rejoignîmes la route que nous devions suivre.

Je fus extrêmement surpris de voir dans ces montagnes, le 3 août, de la neige qui n'était pas encore fondue et peu éloignée de riches récoltes de grains, alors entièrement mûrs et se courbant en attendant la faucille.

Tous les chiens, dans les petits villages que nous traversions, ont des colliers garnis de pointes ; elles sont absolument nécessaires, à cause des loups qui abondent dans ces régions élevées. En hiver ils deviennent voraces et hardis ; même en été ils commettent pendant la nuit de fréquens ravages parmi les

troupeaux, si le berger ou son chien dorment profondément.

La base de toutes ces montagnes est du schiste, couvert par-tout de pierre calcaire, le plus souvent bleue. Les rochers sont déchirés d'une manière singulière; les couches sont inclinées dans toutes les directions possibles; et tout le pays paraît avoir été bouleversé. Quelquefois le schiste s'élève au-dessus du niveau des montagnes adjacentes, et toujours il est recouvert par la pierre calcaire; d'autres fois les montagnes inférieures paraissent être entièrement composées de cette dernière pierre; cependant on découvre le schiste dans les profonds ravins, mais nulle part on ne trouve de trace de granit.

Au *Puerto de Somiedo*, là où les eaux se séparent, on voit quelques misérables chaumières, qui ont donné leur nom au passage.

De là nous descendîmes par un profond ravin, qui laisse voir le schiste natif; mais il descend du haut d'immenses rochers calcaires, chargés de coquilles fossiles. Ici, nous crûmes être comme ensevelis au milieu de ces rochers énormes; dans les endroits où cette masse s'ouvrait au nord, nos yeux découvraient des

montagnes derrière d'autres montagnes , à la distance de plusieurs milles ; leur nombre était si prodigieux , que leur ensemble ressemblait à l'Océan quand il est tourmenté par une épouvantable tempête. Devant nous , le petit village de Gua paraissait être prêt à être englouti et abymé par les vagues ; les rochers suspendus en l'air présentaient une scène magnifique qui ne peut être décrite.

Plus bas , à la distance d'un mille , est la *Pola de Somiedo*, village de vingt-une chaumières , placées sur une petite éminence , qui est entourée par près de quatre-vingts acres de prairies bien arrosées , et enfermées par des rochers calcaires de la hauteur la plus étonnante. Si Shakespeare avait passé par ce chemin , son imagination ne se serait jamais arrêtée sur la falaise de Douvres. Le village , avec ses prairies , cette petite rivière et les hautes montagnes nues , et presque perpendiculaires , ou boisées et inclinées , les chèvres sautant de rocher en rocher , et le gros bétail paissant tranquillement au-dessous ; tous ces objets réunis forment un tableau délicieux.

J'eus assez de temps pour exercer mon imagination et mon pinceau ; car dans ce charmant

village, nous ne pûmes trouver ni pain, ni viande, ni œufs, ni vin; quand à la viande et au vin ce sont des objets de luxe dont les habitans ne tâtent que rarement.

Le ravin au travers lequel cette petite rivière suit son cours, se retrécit et s'élargit alternativement; il n'a pas quelquefois plus de trois pas en travers, et même dans sa plus grande largeur, il n'a jamais plus de six cents pieds; quelquefois ses bords sont inclinés et laissent quelques acres de terrain au cultivateur, et d'autres fois ils sont taillés à pic et inaccessibles excepté aux chèvres; ils sont souvent rocailleux et arides, mais souvent aussi couverts d'arbres différens, comme chênes, frênes, hêtres, noisetiers, noyers, châtaigniers, même dans des endroits où on n'aperçoit point de terre où ils puissent enfoncer leurs racines.

Les rochers eux-mêmes produisent un bel effet, sur-tout quand le marbre blanc, qui est à nu, est presque caché par les feuillages. Plus près du bord de l'eau, les pruniers, les mûriers et les figuiers varient la scène et indiquent le voisinage de quelque petit village. Ce chemin, au milieu de ces rochers, est sauvage au-delà

de l'imagination : quelquefois le voyageur se trouve dans un fond au bord de la rivière ; quelquefois il gravit des montées rapides, ou descend de hauteurs escarpées, ayant d'un côté un précipice de deux ou trois cents pieds, et de l'autre des rocs suspendus qui menacent de l'écraser ; quelquefois la rivière est resserrée entre deux rochers, et on la perd de vue ; d'autres fois en jetant ses regards en bas on en aperçoit quelques échappées au travers des branches des arbres ; mais soit qu'on l'aperçoive ou qu'elle se dérobe aux yeux, on entend toujours son murmure. Le chemin est rocailleux et si étroit qu'il ne peut y passer qu'une mule, en sorte que la crainte du danger l'emporte souvent sur le plaisir qu'on éprouverait à la vue de ces lieux sauvages et si romantiques.

Près du niveau de la rivière, à la distance de deux lieues de Pola de Somiedo, le marbre est chargé de belemnites ; mais bientôt après la pierre calcaire disparaît ; elle est remplacée par le grés, quelquefois à grains très-fins, et presque semblable pour le poli à la pierre de Turquie, d'autres fois grossier, et évidemment composé de fragmens ; c'est alors une

espèce de poudingue dont le ciment et la gangue sont siliceux.

Après avoir fait quatre lieues, ou un peu plus de quatre heures de route à cheval, nous arrivâmes à *S. Andrés de Aguera*, suivant toujours le même ravin, qui s'élargit ici et renferme des villages plus considérables.

Il y a d'autres passages pour descendre dans les Asturies, en venant des royaumes de Castille et de Léon; mais je crois qu'ils sont tous très-difficiles. Cette circonstance nous fait concevoir aisément, non-seulement pourquoi les Maures, qui ont subjugué tout le reste de l'Espagne en trois ans, n'ont pu pénétrer plus avant dans le nord; mais pourquoi, quand la chance changea, les vaincus ne manquèrent jamais de faire une invasion et de pousser leurs conquêtes au midi. De 700 à 711, la jalousie de deux princes faibles et vicieux désarma la nation et lui ôta les moyens de résister à l'impétuosité de ses fiers conquérans qui, avec leur cavalerie légère, balayèrent tout le pays ouvert, et déployèrent leurs bannières victorieuses sur les bords des principales rivières du royaume. Mais quand ils arrivèrent à cette chaîne de montagnes qui,

s'étendant de l'est à l'ouest, et séparant le nord de la Gallice, les Asturies, la Biscaye et Guypuscoa du reste de l'Espagne, avait arrêté les progrès de nations aussi guerrières que les Carthaginois, les Romains et les Goths, la cavalerie légère devint absolument inutile, et les Maures furent obligés de mettre des bornes à leur ambition.

Là, ils furent reçus par l'infant D. Palayo. A la mort de Rodrigo, qui fut tué en 714 dans une bataille devant Xeres, près de Cadix, ce prince se retira dans ces montagnes, et par sa valeur, conserva à sa postérité les faibles restes d'un vaste empire. C'est là que se forma cette race courageuse qui, dans les siècles suivans, se précipitant sur les enfans dégénérés des Maures, les chassa des plaines, et dans la suite des temps, c'est-à-dire, après une lutte de sept cent quatre-vingts ans, les expulsa de toutes les forteresses du royaume.

Quand nous arrivâmes à *S. Andrès de Aguera*, nous prîmes notre logement au presbytère, où le bon *Padre Cura* nous reçut de la manière la plus hospitalière. Ce bénéfice lui a été donné par l'évêque d'Oviédo; il passe pour le meilleur de ceux dont cet évêque dis-

pose. Le presbytère est une chaumière distribuée peu commodément, et n'ayant pas grande apparence. Après avoir monté cinq marches en pierre brute, on entre dans un vestibule obscur, d'environ trois pieds en quarré, qui conduit à une petite cuisine sur la gauche, ou à la salle si on tourne à droite. La première n'a pas besoin d'être décrite ; la dernière a quatorze pieds sur douze, avec un plancher raboteux, des murs blancs, sans plafonds ni lambris ; les meubles consistent en une table de chêne et deux bancs. Cette salle communique avec le cabinet d'étude, petite pièce de six pieds sur cinq, et avec la chambre à coucher, qui a six pieds carrés, mais point de fenêtres parce qu'elle se trouve entre le cabinet et le vestibule ; sous le cabinet il y a un cellier bien garni d'outres de vin ; on y descend par une trappe de très-petite dimension. Les deux servantes couchent dans une petite chambre qui tient à la cuisine ; et le prêtre assistant, dans une petite cabane séparée de la maison ; si on le demande dans la nuit, il peut se lever sans troubler le repos du bon curé.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, nous eûmes

du chocolat et des biscuits; le soir, quelques volailles grasses et du bon vin, nous dédommagèrent de nos souffrances du jour. Le meilleur lit fut donné à l'étranger, et le prêtre hospitalier chercha d'une manière ou d'une autre à loger tout le reste.

Le lendemain était un vendredi, et par conséquent un jour d'abstinence; mais cela ne fit aucune différence pour moi, car le jeune prêtre, poli et attentif, me donna une volaille. A dîné il me fournit l'occasion d'admirer sa discrétion; il me pria de goûter de la truite, comme un produit de la Luna, rivière fameuse par cette sorte de poisson; mais l'homme d'affaires de mon jeune ami repoussa le plat et dit: « Il ne peut pas manger du poisson, car il a mangé de la viande. — Il est vrai, dit le prêtre, nous autres catholiques ne devons pas toucher à du poisson un jour d'abstinence, si nous avons mangé de la viande; mais notre ami n'est point soumis à une pareille obligation ».

Cette paroisse contient cent cinquante familles, qui comprennent sept cents communiants, outre les enfans au-dessus de dix ans; ces habitans sont répandus dans neuf petits villages, dont sept sont sur les montagnes, et

deux dans la vallée. Il doit être très-pénible pour le curé de remplir en hiver les devoirs accidentels de son état, quand tout le pays est couvert d'une neige épaisse. Le terme moyen des naissances est de trente, et celui des morts de vingt-cinq.

Un peu plus bas, dans la vallée, se trouve *Aguerina*, où nous vîmes la maison du cardinal Cienfuegos, avec la petite chaumière dans laquelle il est né. Aucun cardinal de nos jours ne voudrait passer une journée dans l'une ou l'autre.

Le peuple, dans toutes ces montagnes, a adopté de préférence le drap brun; les femmes filent au fuseau. Leur industrie est des plus frappantes; elle n'est pas enfant du luxe, comme dans des pays plus riches; mais elle est celui de la pauvreté et de la nécessité la plus absolue. Aucun terrain accessible n'est laissé inculte; le sol même le plus ingrat est obligé de rapporter quelque production. Les terrains les plus élevés sont semés en froment; les plus bas, en maïs. Le roc est calcaire, et quand il est brûlé, il leur sert de principal engrais.

La quantité de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer dans un jour, ce qui

équivalant à environ un demi acre, se vend ici cent ducats, ou 11 liv. sterling à peu près, et on en estime la rente à celle d'une fanega d'orge, ou à cinquante-six livres de pain de vingt-quatre onces la livre.

N'ayant rien autre chose à faire, je m'amusai à dessiner la vue d'Aguera et d'Aguerina; après quoi, je fus avec notre bon curé à son église, pour voir le corps de S. Fructuoso. C'est vers ce corps que les voleurs et les meurtriers vont chercher une protection contre le fer vengeur; et même, s'ils peuvent atteindre le vestibule avant d'être pris, la justice est désarmée, et ils peuvent vivre là en sûreté. L'église, il est vrai, peut les livrer, mais alors on ne les fait pas mourir. Un pareil asile dans les Asturies est peu nuisible; car les habitans sont remarquables par la douceur et la simplicité de leurs mœurs; mais dans d'autres provinces, ce privilège est suivi des conséquences les plus fatales.

Il y a dans ces montagnes, m'a-t-on dit, non-seulement des loups, mais aussi des ours et une espèce de tigre; en hiver tous ces animaux sont extrêmement féroces. La crainte qu'ils inspirent est cause que les bergers